

## MES PÉRÉGRINATIONS AVEC ZMORDA

A sa tendre mémoire

« Allons chez Sœur Néjia ! » ainsi commençait chaque pérégrination que nous entreprenions Cousine Zmorda et moi à travers les rues et les ruelles de Ksibet. Zmorda était mon aînée d'à peine un an ; nous habitions tous les deux une vaste maison dont le vestibule couvert d'un plafond en voûtes d'arêtes donnait sur un patio si spacieux qu'un cheval de race pouvait y galoper aisément à perdre haleine.

Zmorda avait les cheveux châains toujours tressés en deux nattes bien longues; la peau de son visage était picotée de poils de carotte, ce qui ajoutait à sa blancheur une fraîcheur de thym et une beauté farouche et virginale. Quand elle te parlait, il se dégageait de ses paroles une espèce de zézaïement si musical qu'il t'envoûtait forcément ; elle était en vérité une gamine tour à tour espiègle, naïve, délurée et philosophe.

Quand elle s'ennuyait de nos jeux puérils chez nous, dans la maison de nos aïeux, elle me lançait tout de go : « Allons chez Sœur Néjia ! » Comme un agneau de Guizot, je la suivais dans ce qu'elle voulait entreprendre ; elle me prenait alors par la main qu'elle se mettait tout de suite à balancer d'avant en arrière dans une insouciance aussi spontanée que totale ; en vérité je n'opposais ni résistance ni encore moins hésitation ; bien au contraire, de gaieté de cœur, je lui donnais la main à mon tour et nous quittions la maison dont nous n'avions cure de laisser souvent la porte béante.

Nous voilà dans la rue ; Zmorda sautillait me tenant fortement par la main ; gai comme un rossignol, mimant ma frêle cousine en qui je comptais ma première amie de prime enfance, je sautillais à mon tour plus fou et plus sauvage qu'elle n'était enjouée ; voltigeant ainsi que deux oiseaux libérés de leur cage, nous traversions légèrement la large rue de notre quartier ; au bout d'une dizaine de maisons passait la chaussée goudronnée qui délimitait notre territoire enfantin.

Livide, Zmorda s'arrêtait d'instinct ; d'instinct, sa main se crispait sur la mienne ; elle se figeait même et ses lèvres bleuisaient ; je comprenais à peine le changement brusque de son comportement devant la chaussée fatidique mais vite j'en comprenais la raison quand elle s'approchait toujours de mon oreille me murmurant : « Attention aux voitures qui écrasent les enfants mal élevés ! » À notre gauche se dessinait un virage de cette satanée chaussée qui pouvait justement nous être fatale si nous ne prenions garde à la traversée. Aussi précautionneuse que prudente, Zmorda lançait des regards angoissés plus à sa sénestre qu'à sa dextre et décidait de franchir enfin la maudite « caillasse » par trop périlleuse.

C'était avec elle que j'appris à enjamber notre Rubicon combien dangereux ; nous enfilions alors une autre rue plus mouvante que celle de notre quartier et plus large au tout début mais voilà qu'elle montait, se rétrécissait et se courbait à gauche, toujours à gauche ; mes appréhensions croissaient et n'eût été l'agréable zézaïement de ma cousine dont la loquacité me surprenait quelquefois, j'eusse rebroussé chemin depuis belle lurette ; ses propos me ravissaient et m'enivraient quoi que je les trouvasse vapoureux en raison de mes angoisses sur cette terre étrangère en vérité ; presque toujours nous rencontrions un avorton de gaillard bossu dans la rue de Tante Aziza ; ce garnement était souvent assis

sur le seuil d'une maison au portail verrouillé ; les jambes ballantes, il nous lançait des regards aussi mobiles que méchants ; ce qui nous faisait peur, c'était sa bosse, ce qui nous faisait peur, c'était aussi sa poitrine diablement difforme et ses mains qu'il fermait exprès n'en gardant que les médius tendus dans des gestes que nous sentions par trop obscènes ; nous faisait peur aussi sa langue qu'il s'amusaient à tirer à notre intention, nous faisaient peur surtout ses gros mots dont nous ne saisissions point le sens et que nous jugions insultants cependant ; aussi Zmorda me conseillait-elle toujours de raser les murs afin de m'éloigner le plus possible de ce méchant bossu au chien étendu à ses pieds plus rabougris que ses mains n'étaient décharnées.

Dès que nous dépassions cet avorton agressif et menaçant, Zmorda m'affirmait que le père de ce sinistre malotru était sorcier et qu'elle connaissait bien sa marâtre de maman, sœur de Tante Aziza chez qui elle se rendait toutes les fois que le lui demandait sa mère ; elle me priait donc de ne jamais regarder derrière moi pour peu que nous eussions dépassé cet énergumène qui irait certainement en enfer, affirmait-elle avec conviction et sans ambages.

Il nous arrivait aussi de remarquer un chat bleu ou un chat vert sur les genoux de ce voyou ; que faisait-il donc de ces animaux ? Zmorda avait la réponse toute prête : « Il s'en sert pour commercer avec les djinns et leur faire exécuter ses volontés diaboliques ; c'est pour cela que je ne veux pas que tu regardes derrière toi car tu risques de perdre la vue à cause des rayons maléfiques qu'irradie son regard funeste ... »

Elle oubliait alors de gambader pour se plonger dans ses dissertations saugrenues et déconcertantes sur les diables, les sorciers, les loups, les hyènes et les vaches ailées aux yeux si grands et si fatals qu'on devait en prendre bien garde et les éviter vaille que vaille... Je l'écoutais avec admiration et jugeais qu'elle savait plus d'histoires fabuleuses que moi et je buvais ses paroles et je gobais ainsi tout ce qu'elle voulait me raconter.

Chemin faisant, elle oubliait peu à peu ses histoires extraordinaires et m'entretenait de nouveau de Sœur Néjia chez qui nous allions à toutes jambes ; telle une petite gazelle, elle se mettait à sautiller et gambader malgré la rue montueuse ; à cet endroit précis de notre pérégrination, elle me lâchait ; je ne faisais que la suivre ; à droite, une rue plus large et plus impressionnante que celle de notre quartier ; elle ne s'arrêtait même pas pour me renseigner sur ces nouveaux lieux car je sentais qu'elle savait de quoi il s'agissait ; elle n'en avait cure ; en enfilant une autre rue plus étroite, aussi montueuse qu'inégale, nous passions forcément devant la boutique d'un barbier au regard aussi bleu que malicieux, à la peau aussi rose qu'une amphore tyrienne et à la langue intarissable et volubile ; il avait toujours à la main un immense rasoir pliant barbouillé de mousse de couleur poivre et sel ; tout en se tenant au seuil surélevé de sa boutique, il lançait ses regards tantôt vers la rue et les passants, tantôt vers ses compagnons de l'intérieur ; des voix y tonitruaient et des rires y fusaient car sa boutique était toujours bondée de personnes enthousiastes et bruyantes. Quelquefois il tenait un coq et lui rebroussant les ailes au-dessus de la crête, il le posait délicatement à même le sol sur le flanc droit, se penchait dessus et marmonnant des phrases que nous ne pouvions comprendre, l'égorgeait sans autre forme de procès ; le sang du

gallinacée giclait alors abondamment, coulait et serpentait lentement en filets méandreux, minces, fumeux et chauds.

Nous voilà enfin sur la place Sidi-el-Médiouni ; Zmorda s'arrêtait toujours car nous arrivions au faite de la rue et étions bien harassés ; à notre droite se dressait un vaste banquet cimenté couvert de nattes d'alfa ; des hommes s'y étendaient bavardant nonchalamment, sirotant leur thé ou buvant leur café. Zmorda bifurquait à droite ; au bout de quelques pas, elle devait obliquer à gauche pour s'engouffrer ensuite dans une ruelle descendante cette fois-ci ; encore quelques pas et elle s'engouffrait à nouveau dans une impasse après s'être assurée que je ne m'égarais pas et que je la suivais toujours comme son ombre ; plus rapide que le vent marin de nos ancêtres, elle courait vers une porte devant laquelle elle se pétrifiait d'abord ; nous y voilà enfin, lançait-elle vers moi.

De sa main menue, fébrile et triomphale elle s'emparait malaisément du heurtoir de la porte et se mettait à frapper, à frapper et à frapper ; n'était-elle pas arrivée à bon port après tant de risques et de périls ? N'avait-elle pas conduit son cousin sans le perdre en chemin ? Elle était donc aux anges et je partageais sa joie et son bonheur ; moi aussi, je venais de surmonter tous les obstacles de notre pérégrination combien téméraire.

Au bout de quelques instants très brefs qui nous paraissaient éternels apparaissait Cousine Néjia à la porte pivotante de sa maison. Elle était belle, très belle même, aussi belle que ma mère ; sa peau d'une blancheur immaculée et son regard châtain d'une clarté sereine ; ses lèvres carmin et minces lui imprimaient une de ces beautés antiques qui me fit toujours penser plus tard à certaines déesses grecques comme Athéna, Héra ou Aphrodite.

Avec flamme et passion, elle embrassait sa sœur benjamine et avec non moins de flamme et de passion « le Fils de Sidi Ameer ». Nous devons descendre une marche pour pénétrer dans la maison dont le vestibule aux murs aveugles baignait dans une obscurité épaisse et confinée. Arrivée à son but, Zmorda s'élançait promptement vers le patio éclairé par le soleil et se mettait à gambader s'en donnant à cœur joie ; je ne pouvais que la suivre dans ses folies puérides et ses insouciances de gamine tout ingénue.

Au milieu de ce patio cimenté, elle me prenait de nouveau par la main et m'entraînait vers une espèce de grotte à fleur de sol ; s'agissait-il de grotte ? s'agissait-il de puits ? s'agissait-il de citerne ou de grenier ? Je ne l'avais jamais su. Elle savait pertinemment que j'avais horreur de ce trou profond et noir, que j'évitais cette béance de tout mon cœur et de toute mon âme ; elle n'en voulait pas moins m'y entraîner malgré ma résistance et mon opiniâtreté ; elle se réjouissait tant et si bien de mon attitude récalcitrante qu'on pouvait entendre ses rires cristallins et gouailleurs depuis les maisons voisines.

Cousine Néjia ne manquait pas alors de venir sermonner durement sa petite sœur. Potelée, elle avait constamment à ses trousses un bambin à peine aussi haut que trois pommes. Effarouché par notre intrusion toujours inattendue, ce même s'accrochait à la jupe de sa mère ; malgré toutes les insistances de sa petite tante, malgré nos caresses et nos paroles doucereuses, ce mioche ne voulut jamais s'approcher de nous.

Ce même baragouine à peine quelques mots inintelligibles, laissons-le ! disait enfin ma brave cousine de guerre lasse. Vite nous oublions notre gamin farouche au regard triste et beau pour pénétrer dans la chambre oblongue de Cousine Néjia ; posé sur un meuble couvert d'une nappe blanche brodée, un poste de radio à gauche émettait en sourdine des chansons émouvantes dont je ne comprenais nullement les paroles et encore moins le sens.

Vis-à-vis du vestibule, de l'autre côté du patio était une autre chambre dans laquelle j'entrevois souvent une dame qui semblait entretenir peu de rapports avec Cousine Néjia ; elle paraissait plutôt se complaire dans l'obscurité puisque sa porte était presque constamment entrebâillée ; la présence de cette dame m'intriguait énormément car Zmorda ne m'avait jamais parlé d'elle. « Allons chez Sœur Néjia » sonnait donc faux à mes oreilles et à mes yeux car Sœur Néjia n'était point seule ; la maison de Sœur Néjia était aussi celle d'une autre dame que j'apercevais de loin et toujours dans la pénombre de sa chambre.

Il arrivait que cette dame traversât furtivement le patio tel un oiseau misanthrope. Qui était-elle ? À cette question Zmorda me répondait de façon aussi évasive que nébuleuse ; je déduisais qu'elle n'en savait pas plus que moi au sujet de cette dame mystérieuse.

Chaque fois que nous avions joué notre souï dans le patio de Cousine Néjia, Zmorda m'entraînait vers le vestibule sombre et confiné où je voyais souvent danser des ballets de grains de poussière ; elle ne s'y arrêtait nullement ; me tenant assidûment par la main, elle me conduisait vers l'arrière-maison.

Cousine Néjia, sa sœur aînée vaquait à ses affaires domestiques avec son bambin entre les jambes ou accroché à sa robe plissée à fleurs ; d'un geste spontané autant que rapide, il lui arrivait de nous glisser dans la bouche un doigt de chocolat que nous sucions alors avec une de ces délectations ineffables ; c'était peut-être pour ces délices célestes que Zmorda interrompait brusquement nos jeux familiers dans la maison de nos aïeux pour me proposer de but en blanc et me lancer : « Allons chez Sœur Néjia ! »

L'arrière-maison était à la fois une basse-cour, une lapinière, un râtelier et un séchoir ; c'était là que Zmorda se plaisait à taquiner coqs, cochets, poules, poussins, chevreaux et lapins ; une tortue ankylosée et lourde m'attirait l'attention ; Zmorda la prenait délicatement et éclatait de rire, de ce rire qui ne jaillit que des âmes pures et vraiment candides ; nous évoluions péniblement à travers une allée étriquée où étaient jonchées des bottes de luzerne, des fanes blettes de carottes, des brindilles sèches ; çà et là étaient éparses des claies en fer rouillé ou en bois ; un four domestique enduit de pisé trônait dans cet étrange capharnaüm. Toutes les fois que Zmorda apercevait de la fiente de gallinacées [et il y en avait beaucoup], elle se mettait à sauter et à crier pis qu'une folle ; aussi la taquinais-je avec un malin plaisir essayant de la pousser à marcher dessus et ma pauvre cousine de pousser de véritables cris de détresse si stridents et si longs que Cousine Néjia ne tardait pas à survenir et, voyant que rien n'était vraiment si grave ni si alarmant, proférait à l'intention de sa petite sœur la même phrase trop énigmatique pour nos cervelles de quatre ans : « Empalée sois-tu ! » [Yaatik Khazouk] [Ni ma sœur aînée

Fatema ni ma sœur cadette Nébiha et encore moins ma sœur Béchira ne savaient non plus ce que cela voulait dire quand nous leur rapportions la chose à notre retour triomphal].

Zmorda criait de plus belle, sautillait comme une forcenée et me prenait si fort par mes vêtements qu'elle risquait de les mettre en lambeaux.

En quittant la maison de Cousine Néjia, il nous arrivait de rencontrer au vestibule un homme assez robuste ; Zmorda cessait alors brusquement ses minauderies et me chuchotait : « Attention ! C'est Sidi Hédi ! » Elle devenait brusquement aussi muette qu'une carpe, plus jaune qu'un citron d'automne et adoptait une posture de vieille femme marchant avec peine. Cousine Néjia arrivait à la rencontre de Sidi Hédi qui lui donnait une couffe pansue à craquer, lui adressait quelques bribes de phrases que comprennent seules les grandes personnes et s'en retournait ; sa voix était rauque, son allure pondérée et son geste élégant ; fallait-il être sorcier pour deviner que Sidi Hédi n'était rien d'autre que le mari de Cousine Néjia ?

Nous reprenions enfin le chemin du retour et entreprenions une deuxième pérégrination aussi périlleuse que la première en raison des chiens errants dont Zmorda avait horreur et que je prenais en aversion, en raison aussi de ces chats sauvages qui nous regardaient d'un œil méchant et sans vergogne, en raison ensuite des eaux nauséuses et surtout et surtout des polissons plus âgés, plus forts et plus nombreux que nous deux.

Je devais toujours m'attendre à voir Zmorda me lancer un de ces matins [car nous entreprenions toujours nos pérégrinations avant midi] : « Allons chez Sœur Néjia ! » Sans doute me lancerait-elle cette proposition quand il lui prendrait l'envie de croquer un morceau de chocolat ; serait-ce pour bientôt ou pour assez tard ? Ce jour ne manquerait sûrement pas d'arriver en tout cas.

Deux ans plus tard, en la personne de Sidi Hédi je reconnus mon maître de français au CPI à l'école franco-arabe de Ksibet-el-Médiouni ; c'était en 1949.

Salah Khelifa, Monastir, café du Souk, le 24 juin 2013, à paraître incessamment